IV. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Abū Maʿšar AL-BALḪĪ [Abulmasar], *Kitāb al-mudḫal al-kabīr ilā ʿilm aḥkām al-nuǧūm, Liber introductorii maioris ad scientiam judiciorum astrorum.* Édition critique par Richard LEMAY. 9 volumes, Napoli, Istituto Universitario Orientale, 1995-1996. 29,5 × 21 cm.

C'est l'ouvrage d'une vie qui nous est donné ici, ou, du moins, un ouvrage dont la composition a occupé l'auteur plus ou moins intensément pendant près d'un demi-siècle, selon ses propres dires. On s'explique dès lors, l'ampleur matérielle de l'ouvrage qui couvre au total quelque 2560 pages de grand format et 378 pages d'index. Il nous paraît indispensable de procurer au lecteur une idée sommaire de la composition de l'ensemble, ce que nous ferons en reproduisant tout simplement les titres donnés par l'auteur à chacun des volumes : vol. I [tome I, première partie] : *L'œuvre et sa tradition manuscrite arabe.* Introduction : vol. II [tome I, 2e partie] : Maqālāt I-V. *Texte arabe et apparats critiques*; vol. III [tome I, 3e partie] : Maqālāt VI-VIII. *Texte arabe et apparats critiques*; vol. IV [tome II, première partie] : *Traduction latine de Jean de Séville* [*A.D. 1133*]. Introduction; vol. V [tome II, 2e partie] : *Texte latin de Jean de Séville avec la révision par Gérard de Crémone*; vol. VI [tome II, 3e partie] : *Traduction latine de Jean de Séville.* Apparats critiques; vol. VII [tome III, première partie] : *Traduction latine de Hermann de Carinthie* [*A.D. 1140*]. Introduction; vol. VIII [tome III, 2e partie] : *Traduction latine de Hermann de Carinthie.* Texte critique; vol. IX : *Indices.*

L'ouvrage s'articule donc autour de trois éléments principaux, qui sont l'édition du texte arabe du *Kitāb al-mudḫal al-kabīr*, et les éditions des deux versions latines qui en furent faites, dans l'Espagne du XIIe siècle, par Jean de Séville et Hermann de Carinthie. Les éditions elles-mêmes sont entourées d'un volumineux appareil de notes et introductions. L'auteur consacre, par exemple, une cinquantaine de pages à la description détaillée des huit manuscrits qui contiennent le texte arabe du *Kitāb* (un neuvième manuscrit, dont la présence a été signalée à Calcutta, lui, étant resté inaccessible), prenant la peine de reconstituer hypothétiquement l'état ancien de tel manuscrit avant la perte de plusieurs feuillets, ou d'étudier l'écriture des chiffres utilisés dans la numérotation des pages de tel autre, ou de s'arrêter à des particularités de transcriptions de noms propres ou de traductions dans tel autre encore. La tradition latine

BCAI 15 (1999) Abū Maʿšar al-Balḫī Abulmasar: Kitāb al-mudḫal al-kabīr ilā ʿilm ʾaḥkām al-nuǧūm, Liber introductorii maioris ad scientiam judiciorum astrorum, éd. R. Lemay, recensé par H. Hugonnard-Roche
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

étant sensiblement plus riche que celle de l'arabe, il faut à l'auteur deux cents pages pour décrire les quarante-deux manuscrits de la traduction latine de Jean de Séville, et une centaine de pages pour établir la généalogie des manuscrits et leur stemma, et encore cent cinquante pages pour arriver au même résultat avec les onze manuscrits de la version de Hermann de Carinthie. Il est sûr que sont rassemblés, dans ces pages, de très nombreux matériaux qui seront d'une grande utilité pour tous les utilisateurs des manuscrits décrits par l'auteur, matériaux que l'on ne trouve pas généralement dans les catalogues des fonds correspondants.

Il faut pourtant mettre en garde le lecteur contre toute exploitation « naïve » qu'il pourrait faire de ces matériaux. Dans l'interprétation qu'il propose des données matérielles et les reconstructions historiques auxquelles il les soumet, l'auteur fait preuve d'une belle assurance, certain de posséder la vérité, et il distribue les critiques et les blâmes à ses devanciers sans ménagement aucun, allant jusqu'à parler de « dumping de matériaux indigestes, crânement jetés en pâture à l'historiographie contemporaine », de « tintamarre [qui] passe entièrement à côté de la réalité objective accessible à travers la connaissance des textes », de « bévue monstrueuse », etc. — toutes remarques qui laissent entendre que tel ou tel de ces devanciers a été frappé de stupidité pour ne pas voir l'évidence. On saisira l'ironie d'une pareille critique, lorsqu'on lira ici et là, sous la plume de l'auteur, l'appel à la simple évidence ou à la lucidité pour percevoir la vérité de telle ou telle assertion historique. À notre sens, le jugement critique qui aurait fait défaut aux prédécesseurs de l'auteur ne devra point manquer aux lecteurs de ce dernier.

C'est par exemple, avec prudence, qu'il faut recevoir l'identification soutenue par l'auteur entre le traducteur Jean de Séville et Ibn Daud, le collaborateur de Dominicus Gundissalinus, et avec la plus grande réserve, le rattachement du même Jean de Séville à la famille du vizir Sisnando Davidiz, qui gouverna une région située au nord du futur Portugal pour le compte du roi Ferdinand de Léon, après 1063 (vol. VII, p. 162-163). De même, il n'est pas assuré qu'Albert le Grand soit bien l'auteur du *Speculum astronomiae* (certains érudits le pensent, mais d'autres sont d'un avis contraire); quant à l'hypothèse avancée par l'auteur pour expliquer l'origine de ce traité, à savoir que l'ouvrage a été « commandé par la papauté et exécuté par Albert le Grand en vue de révoquer les prohibitions de 1210 et les sanctions y attenantes » (vol. IV, p. 21; repris sans nuance vol. VII, p. 147), elle manque assurément de justification. Dans les nombreux cas de cette espèce, il eût été préférable de procurer au lecteur les moyens de la critique, en lui fournissant les éléments bibliographiques touchant les questions controversées. Mais il faut bien constater aussi que la bibliographie est généralement très insuffisante. Cela est vrai aussi bien de celle qui touche « les méthodes de traduction, particulièrement au XII^e^ et au XIII^e^ siècle » (vol. IV, p. 215-216 : le titre le plus récent remonte à 1965), que de la bibliographie générale (vol. I, p. 269-286, où les titres datant de moins de vingt ans sont l'exception).

Le volume d'index procure une semblable insatisfaction du fait de sa composition, qui est loin de faciliter la tâche du lecteur, et qui a égaré l'auteur lui-même. En effet, les trois tomes qui concernent respectivement l'original arabe (vol. I-III), la traduction de Jean de Séville

BCAI 15 (1999) Abū Maʿšar al-Balḫī Abulmasar: Kitāb al-mudḫal al-kabīr ilā ʿilm ʾaḥkām al-nuǧūm, Liber introductorii maioris ad scientiam judiciorum astrorum, éd. R. Lemay, recensé par H. Hugonnard-Roche
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(vol. IV-VI), et la traduction de Hermann de Carinthie (vol. VII-VIII), sont indexés séparément. On conçoit fort bien, naturellement, que le vocabulaire latin de Jean de Séville, celui d'Hermann, et le vocabulaire arabe fasse l'objet d'index distincts. En revanche, cela ne se justifie nullement pour les introductions aux trois éditions, dans lesquelles reviennent les mêmes noms et les mêmes matières (pour chaque introduction, sont fournis un index bibliographique, un index onomastique et un index des matières). Donnons un seul exemple. S'agissant du tome I, on trouve, dans l'index bibliographique, des titres d'ouvrages d'Aristote classés selon leur place dans l'ordre alphabétique (parmi lesquels « *Meteorologica* » avec référence à la seule p. 56); dans l'index onomastique, on trouve « Aristote » accompagné de « mots matières » et d'un seul titre d'ouvrage, sans que ce cas particulier paraisse justifié (« *Meteorologica* » avec référence à la seule p. 240); dans l'index des matières, on trouve « Aristotélicien » et « Aristotélisme » accompagnés de « mots matières », dont on ne saisit pas la différence par rapport à ceux qui figurent sous « Aristote » dans l'index onomastique.

Non moins contestable nous paraît l'idée d'avoir composé des index séparés pour chacune des huit divisions (*maqālāt*) du texte arabe d'Abū Ma'šar. En dépit d'une utilisation ainsi rendue inutilement difficile, cet index (explicitement sélectif, ce qui se justifie parfaitement) pourra cependant rendre de grands services, d'autant qu'il comporte souvent l'équivalent latin de la version de Jean de Séville, et qu'inversement, l'index des mots latins de Jean de Séville contient les termes arabes traduits par ces mots.

Les recherches de l'auteur sur les traditions manuscrites l'ont conduit à soutenir les thèses suivantes touchant la tradition du texte. En premier lieu, le texte arabe existerait dans deux versions, une version primitive datant de 848/849 d'après les indications de l'auteur lui-même, et une version révisée qui daterait de 876, d'après le témoignage d'un colophon (dans l'un des deux manuscrits arabes qui contiennent cette version, voir vol. I, p. 155). D'autre part, la traduction de Jean de Séville aurait, elle aussi, subi une révision, qui serait l'œuvre de Gérard de Crémone (vol. IV, p. 218 et suivantes). L'attribution de cette révision à Gérard de Crémone, proposée par l'auteur, nous paraît raisonnable, sur la base des différences de vocabulaire qu'il a mises en évidence entre les deux versions. Le relevé des variantes entre ces versions, dans l'apparat critique, servira utilement à l'avenir pour l'étude du vocabulaire des traductions latines d'œuvres scientifiques et philosophiques.

Les éditions de textes resteront la part essentielle de la longue entreprise achevée ici par l'auteur, même si l'on trouve encore à redire à tel ou tel aspect de ce travail. L'auteur a choisi d'éditer la version « révisée » du *Kitāb* et les règles qu'il se donne pour le choix des variantes sont raisonnables. Il n'en va pas de même pour les graphies adoptées. L'auteur note justement, que les scribes ne suivent pas une règle unique, mais adoptent des graphies qui ne correspondent pas toujours aux usages modernes. Il a donc décidé « de conserver sans scrupule nombre de graphies anciennes, tout en éliminant les plus archaïques », c'est-à-dire tout bonnement celles qui lui ont paru telles. Si arbitraire qu'elle soit, cette décision ne gêne pas véritablement la lecture. En revanche, il est regrettable qu'il ait jugé d'ajouter de nombreux *hamza* là où ils n'ont pas lieu d'être, sur tous les *alif* de l'article, par exemple, ou encore sous les *alif* de noms dérivés de septième, huitième ou dixième forme.

BCAI 15 (1999) Abū Ma'šar al-Balḫī Abulmasar: Kitāb al-mudḫal al-kabīr ilā 'ilm 'aḥkām al-nuğūm, Liber introductorii maioris ad scientiam judiciorum astrorum, éd. R. Lemay, recensé par H. Hugonnard-Roche
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dans son premier volume, l'auteur retrace la biographie d'Abū Maʿšar, puis décrit succinctement le contenu du *Kitāb*. On connaît déjà, par son ouvrage antérieur *Abū Maʿshar and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century. The Recovery of Aristotle's Natural Philosophy through Arabic Astrology* (Beyrouth, 1962), la thèse principale de l'auteur, à savoir qu'Abū Maʿšar recourt, dans sa présentation de l'astrologie, aux axiomes fondamentaux de la physique et de la métaphysique aristotéliciennes, et qu'il fait largement usage de la méthode démonstrative des *Seconds Analytiques* — thèse répétée ici à satiété. Sur ces sujets, il nous faut reprendre les mises en garde déjà exprimées. Remarquable par son ampleur, et l'abondance des matériaux, l'ouvrage doit impérativement requérir du lecteur une constante attention critique s'il veut éviter de se laisser entraîner dans les interprétations parfois hasardeuses de l'auteur.

Henri HUGONNARD-ROCHE
(CNRS-EPHE, Paris)

Danielle JACQUART, *La science médicale occidentale entre deux renaissances (XII^e s.-XV^e s.)*, Collected Studies Series, Variorum, Aldershot, 1997. XX + 314 p.

À côté d'importants ouvrages sur l'histoire de la médecine médiévale d'expression latine ou arabe, Danielle Jacquart a publié de très nombreux articles sur le même sujet, dans des revues françaises et étrangères auxquelles il n'est pas toujours facile d'accéder. Il faut donc la remercier d'avoir réuni dans ce volume 17 de ses articles publiés entre 1984 et 1994. Bien que le titre de ce recueil ne le laisse pas deviner, 5 des 17 articles reproduits dans le volume intéressent aussi l'histoire de la médecine arabe : c'est à ce titre, qu'il m'a paru utile d'en rendre compte ici.

(I) « À l'aube de la renaissance médicale des XI^e-XII^e siècles : l'*Isagoge Johannitii* et son traducteur ».

On considérait, généralement, que le plus célèbre manuel de médecine médiévale, l'*Isagoge* attribué à un certain Johannitius, était un résumé des *Masā'il fī l-ṭibb* du savant traducteur Ḥunayn Ibn Isḥāq (m. 873). Or, une comparaison serrée du texte latin de l'*Isagoge* avec le texte arabe des *Masā'il*, permet à D. J. de montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple résumé, mais d'un véritable remaniement du texte, par modification du plan et interpolation; D. J. étudie ensuite les particularités du vocabulaire de la traduction, qui ne comporte aucun mot transcrit de l'arabe, et le profil du traducteur, qui pourrait être Constantin l'Africain, au début de son activité au Mont-Cassin.

(IV) « Le sens donné par Constantin l'Africain à son œuvre : les chapitres introductifs en arabe et en latin ».

La comparaison des trois chapitres introductifs du *Kitāb kāmil al-ṣinā'a al-ṭibbiyya* d'al-Maǧūsī avec leur traduction par Constantin l'Africain dans son *Pantegni* fait apparaître à la fois des similitudes et des différences dans les intentions respectives des auteurs. En

BCAI 15 (1999) Abū Maʿšar al-Balḫī Abulmasar: Kitāb al-mudḫal al-kabīr ilā 'ilm 'aḥkām al-nuǧūm, Liber introductorii maioris ad scientiam judiciorum astrorum, éd. R. Lemay, recensé par H. Hugonnard-Roche
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net